Editorial d’Eléments

LE SYSTEME

Un système est une structure, un ensemble d’éléments qui interagissent entre eux selon certains principes de fonctionnement, à partir de boucles de rétroaction, positives ou négatives, qui mettent en jeu une causalité non linéaire (l’effet rétroagit sur la cause). La notion de système a été employée pour la première fois par l’économiste François Quesnay, chef de file des physiocrates, en référence au système sanguin. Il y a des systèmes de toutes sortes : système conceptuel ou philosophique, système de représentations, système de production, système financier, système scientifique, système biologique, système mathématique, système informatique, etc.

La théorie des systèmes ou systémique est une méthode épistémologique d’inspiration holiste, qui permet d’expliquer des phénomènes dont l’individualisme, le réductionnisme ou le cartésianisme ne permettent pas de rendre compte. Née dans la seconde moitié du XXe siècle de l’analyse des systèmes de Ludwig von Bertalanffy, de la cybernétique de Norbert Wiener et de la théorie de l’information de Claude Shannon, elle est centrée sur les notions de structure, de totalité (le tout est plus que la somme de ses parties), de régulation dynamique, d’auto-organisation fonctionnelle et structurelle.

L’idéologie dominante est elle aussi organisée à la façon d’un système, en ce sens qu’elle imprime sa marque à tous les aspects de la vie collective. C’est d’autant plus vrai aujourd’hui que nous vivons dans un monde de réseaux, qui constitue lui-même un système complexe, ouvert, dynamique, qui modifie sa structure interne chaque fois que c’est nécessaire. A l’intérieur d’un système, tout est lié. Pour ne prendre qu’un exemple, la culture du narcissisme, la dérégulation économique, la religion des droits de l’homme, l’effondrement du collectif, la théorie du genre, l’apologie des hybrides de toute nature, l’émergence de l’« art contemporain », la télé-réalité, l’utilitarisme, la logique du marché, le primat du juste sur le bien (et du droit sur le devoir), le « libre choix » subjectif érigé en règle générale, le goût de la pacotille, le règne du jetable et de l’éphémère programmé, tout cela fait partie d’un système contemporain où le sujet est le centre de tout et a été érigé en critère d’évaluation universel. Comprendre le système, c’est comprendre ce qui relie tous ces éléments entre eux et les fait dériver d’une matrice commune.

Dans le domaine politique, depuis les livres pionniers de Jean Maze, *Le Système* et *L’Anti-Système*, le Système ne désigne pas tant un régime ou un mode de gouvernement que l’ensemble de la structure politique, économique, médiatique et financière dont

l’élément humain est aujourd’hui incarné par une Nouvelle Classe totalement déterritorialisée.

La claire conscience de ce qu’est le Système permet de se défaire d’une certaine naïveté. Elle permet de comprendre d’abord qu’il n’y a aucune chance de changer de société dès lors que l’on demeure dans le Système. Les partis de gouvernement de droite et de gauche peuvent bien se succéder, les valeurs dont se réclament ceux qui les représentent restent toujours les mêmes. Il n’y a pas d’alternative au sein du Système, il n’y a que des alternances. Il n’y a pas de changement, mais seulement un simulacre de changement. Le principe en avait déjà été énoncé dans *Le guépard* de Giuseppe Tomasi di Lampedusa : « Il faut que tout change pour que rien ne change ». On le voit bien à l’heure actuelle : aucun parti n’apparaît de nature à sortir du Système ; on les essaye tous les uns après les autres sans parvenir à changer d’aiguillage. Les élections n’ont dès lors plus qu’un caractère dérisoire, puisque seuls peuvent être élus ceux dont on sait par avance qu’ils ne changeront rien. Quand un scrutin a lieu, on dit que « le peuple a parlé », ce qui veut seulement qu’il n’a plus désormais qu’à se taire. Cela signifie qu’il est inutile de jouer un rouage du Système contre un autre. Quand les dés sont pipés, il faut renverser la table de jeu.

La fonction première d’un système est sa propre conservation. Autrement dit, le Système n’a d’autre but que le Système lui-même. Mais ce qu’il faut surtout bien saisir, c’est que dans la mesure même où il est un système, nul ne le dirige. Contrairement à ce qu’imaginent les esprits naïfs ou paresseux, il n’y a pas de cerveau caché, de chef d’orchestre clandestin. Même ceux qui profitent le plus du Système ne sont que des outils, des rouages qui peuvent être remplacés à tout instant par le Système. Le Système fonctionne par rétroactions : il n’y a plus de différence entre la cause et l’effet. Toute action y est contrainte par des circuits prédéterminés sur lesquels on a difficilement prise. Pas plus que la science ou la technique, l’économie n’est le simple produit des volontés humaines.

On peut prendre ici prendre l’exemple des critiques qu’on a dans le passé adressées au capitalisme. Elles sont de trois types. Il y a d’abord la critique « artiste », volontiers réactionnaire ou nostalgique. Elle dénonce la vulgarité du philistinisme bourgeois, la platitude de l’axiomatique de l’intérêt et le culte des « petits et vulgaires plaisirs » (Tocqueville), qui participent tous trois du « désenchantement du monde ». C’est sympathique, mais très insuffisant. Il y a ensuite la critique par recours à un bouc émissaire. On ramène alors le capitalisme à un groupe ou une catégorie d’hommes, les méchants « banquiers », les « Rothschild », les « 200 familles », les « Bilderberger » et autres calembredaines qui nourrissent depuis toujours l’imaginaire conspirationniste et le thème de la causalité diabolique. Vient enfin la seule critique sérieuse, celle qui analyse le capitalisme comme un « fait social total », comme un système dont la loi générale est l’illimitation, vecteur du nihilisme. Ce qui implique une analyse rigoureuse de la notion de marché, la formulation d’une théorie de la valeur, une conceptualisation du fétichisme de la marchandise, etc.

Très peu de contraintes systémiques dépendent de nous. Le volontarisme, en général, n’est rien d’autre qu’un désir forcené de rendre réel un fantasme. Alors, que faire ? Un système s’effondre par inadaptation aux circonstances ou sous le poids de ses contradictions internes. C’est alors seulement que peut apparaître un nouveau

paradigme, c’est-à-dire un nouveau modèle cohérent de vision du monde appelé à se substituer à celle qui disparaît. Un changement de paradigme est un événement révolutionnaire. Il n’y a de perspective révolutionnaire que lorsqu’une reconstruction idéologique radicale rencontre un mouvement social réel. Ce qui revient à dire que ce ne sont pas les révolutionnaires qui font les révolutions, mais les circonstances qui les rendent possibles. Giovanni Gentile disait en 1899 que « c’est toujours à nous-mêmes qu’il revient de voir une histoire dotée d’une signification, et de penser la loi de son mouvement ».

Robert de HERTE